

la commune origine, toutes, cependant, sont différentes.

« Il en est de gaies, toutes claires, toutes simples et qui sont des sourires légers ; il en est de sombres, profondes comme la nuit, où tout est mystère et terreur ; il en est de calmes, simples comme une nudité antique, infinies comme des nuées changeantes, ou si pures de lignes qu'en les exécutant je suis craintif de toute passion, de toute nervosité... ; il en est de compliquées, de contournées, de féroces, qui ressemblent à des plantes meurtrières ou à des pieuvres féériques et effroyablement belles... ; il en est de lourdes et gauches, avec de grosses gaietés paysannes et une bonne cordialité sincère ; il en est de mièvres et de délicates, recherchées, précieuses, malades... et toutes entre elles se ressemblent et aucune n'est semblable.

« Laquelle se trouve conforme à la *Formule de Beauté*, sous-entendue par cette phrase tragique : « *L'éclectisme est un crime* » ?

« Si Beethoven revenait parmi nous, devrait-il renier ses *valses*, ses *bagatelles*, ses *rondeaux* ou bien les *symphonies* et les *messes* ?

« Si Mozart revenait parmi nous, devrait-il mutiler ses œuvres et en retirer les parties guillerettes ou les pages sévères ?

« Si Bach revenait parmi nous, devrait-il brûler ses *suites* de danse ou ses *oratorios* ?

« Et moi, chétif, moi dont toutes les œuvres furent par moi aimées, devrai-je détruire, puis m'efforcer d'oublier, l'une d'elles ? et laquelle ? ou bien la plupart, toutes, peut-être ?

« *L'éclectisme est un crime* ; un maître, assez admirable pour que nul ne doute de lui, l'a proclamé hautement et depuis ce temps je suis malheureux, désespéré, incapable de penser et d'écrire, je cherche la *Formule* ; la trouverai-je ? »

Et voilà un compositeur qui déjà a perdu le don d'invention : il cherche la formule ! il la trouvera et froidement construira des œuvres amorphes et sans émotion.

Or, de ce mal nouveau, presque tous les jeunes compositeurs sont profondément atteints, *sensoriellement tués*.

**

Or, M. V. d'Indy voulut, vraisemblablement, mettre en garde les artistes contre ce *faux éclectisme*, qui consiste à admirer le *médiocre* autant que le *beau* ; ne donne-t-il pas chaque jour à tous — on l'oublie trop — une vivante leçon d'*éclectisme éclairé*, en affirmant son admiration à la fois pour son cher maître, le pur et sublime César Franck, et pour M. Debussy, l'exquis charmeur, dont la musique troublante est si différente de celle de l'auteur des *Béatitudes* ; différente, plus encore, de celle de M. V. d'Indy, lui-même.

L'*Eclectisme* en effet est la faculté de reconnaître la *Beauté*, partout où elle se trouve, et sous ses formes les plus diverses.

« On l'a dit justement, « la Beauté brune ne nie pas la Beauté blonde », et le divin charme de légende de la *Tétralogie* n'enlève rien au charme humain et touchant de *Pelléas*.

Il n'y a pas de *formule de Beauté*, ou, tout au moins, on n'en connaît pas, jusqu'ici, qui ait semblé douée de quelque valeur ; on a seulement pu mettre en formule les habitudes *naturelles* et *inconscientes* de quelques grands maîtres : on en obtint ou de la *laidéur*, ou du *joli insipide*, ou de la *froidéur solennelle*, rien autre.

La *Beauté*, sous ses formes les plus diverses, se découvre et s'apprécie par l'analyse, par l'audition fréquente, attentive, recueillie.

L. de Vinci le dit en une parole, resplendissante de vérité, parce qu'elle est le fruit de l'observation : *L'amour est le fils de la connaissance*.

Et en effet, jamais nous ne pouvons rien aimer que nous ne connaissions bien — et souvent les objets les plus dignes d'amour sont les plus difficiles à connaître profondément ; de plus il est rare qu'un objet soit si odieux en soi, que nous ne puissions, par la connaissance, y découvrir quelque beauté digne d'être aimée.

Nous l'avons déjà constaté, il y a *différents degrés* de connaissance, d'éducation, de compréhension musicales, capables de nous révéler *différents degrés* de beauté.

Il y a parfois de la beauté — et nous la pouvons découvrir — en des œuvres musicales dont l'extérieur nous fut d'abord antipathique, contraire à ce que nous avons coutume d'admirer, contraire à notre tempérament et bientôt, par l'audition, par la lecture, nous arrivons à découvrir de *quelle émotion l'auteur fut inspiré* et ce qui, dans l'œuvre, d'abord hirsute pour nous, peut correspondre à l'*instinct humain*, sinon à notre *particularité sensorielle*.

« Rubens est contraire à mon goût, me dit naguère un grand peintre, mort aujourd'hui, cependant tout homme doué d'un œil bien construit et bien éduqué, doit reconnaître qu'il savait composer, dessiner et était coloriste puissant. »

C'est vers cette forme de la critique, sensible-t-il, que doivent s'exercer nos esprits.

Ce qu'il faut repousser, c'est la confusion du *Beau* et du *Laid* : de ce qui est contraire aux sens humains, de ce à quoi l'on ne s'habitue pas, même par l'étude patiente, avec ce qui est agréable à l'*homme musicien naturellement*, lorsqu'il l'a bien connu.

Enfin l'on a pu voir ici, en un résumé succinct, qu'il y a lieu de répéter la belle parole de Vinci — nullement dogmatique celle-là — et de prétendre — parce qu'on le peut constater irréfutablement — que l'artiste véritable, qu'il soit *critique*, *compositeur* ou *dilettante*, doit s'efforcer à l'*éclectisme*.

Jean HURÉ.

QUELQUES IDOLES

La Gloire

L'artiste, de manière générale, ne pense pas toujours à créer de la Beauté ; parfois, il n'y songe même pas. Il ne désire pas, surtout, les joies intimes et cachées, et, même, la forte santé, la robustesse virile, qui sont tout le bonheur de l'existence extérieure, ne lui semblent pas des nécessités : aussi habite-t-il les villes et rarement la campagne heureuse. En ces centres d'agitation fiévreuse, dédaigneux d'esthétique réelle et de bonheur obscur, il souffre tout pour une *Idole*, très attirante, dit-on, et vénérable, la *Gloire*.

Son attitude, ses gestes, et la route qu'il parcourt, à la poursuite de cette chimérique Divinité sont curieux à observer, un temps.

Il y a aussi quelque intérêt à décrire l'artiste dédaigneux de *Gloire anthume* et le chemin qu'il suit.

**

Le jeune homme qui aspire à la célébrité anthume est forcé de fréquenter, d'abord, les salons... pas tous les salons, non ; les salons d'art... pas tous les salons d'art, pas ceux où se réunissent quelques artistes pour causer, s'amuser, se reposer — non ; les salons où des gens *influents* reçoivent des artistes célèbres et daignent accueillir quelques inconnus.

Là, le jeune homme doit écouter beaucoup, parler peu et avec prudence, approuver toujours, et, parfois, apparaître, déjà, comme le complice futur de toutes les bassesses ; anihiler avec soin toute son individualité, pour ne la révéler que le jour où elle pourra se faire oppressive, à son tour.

C'est à plat ventre, et en rampant, que, d'abord, l'on marche vers la *Gloire*, lorsqu'on la veut atteindre de son vivant et dès sa jeunesse... (1)

En ces salons, d'avilissement en avilissement, ou, tout au moins, de concession en concession, le jeune homme acquerra, peu à peu, des « relations » : tel était, en entrant en ces lieux, son but immédiat, car on lui a dit, chose étrange, « que l'on ne saurait rien accomplir, dans la carrière artistique, sans l'aide de « relations » nombreuses et influentes ».

Parfois, les « relations » du jeune homme se rapprochent fort de celles que l'on condamne, au prétoire, sous le nom de « vagabondage spécial », lorsque le coupable est mal habillé, mal apparenté, mal logé... souvent, le jeune homme doit ses « relations » brillantes à sa « modestie », à sa « souplesse », à sa « correction », dit-on, et l'on pense, simplement « à sa bienheureuse et commode platitude ».

Ceux qu'il sait flatter, avec ou sans

(1) Quelques rares fois on l'atteint sans de trop vils rampements, exceptionnellement elle vient souriante à qui ne l'appelait pas.

sincérité, le recommandent partout ; le présentent aux chefs d'orchestre, aux directeurs de théâtre, impresarios, éditeurs, mécènes, vendeurs d'art — en effet, il y a des gens dont le métier consiste à distribuer, gratis, des protections, et qui s'en font gloire et honneur, sans trop de frais — et le jeune homme, à peine terminées ses études techniques, à peine écloses quelques œuvres de son cru, se voit édité, exécuté, applaudi par ses fidèles, qu'il a réunis, nombreux, à sa première audition, — à sa première exposition, s'il est statuaire, architecte, peintre.

Ses œuvres sont maintenant livrées au public, livrées à la critique !

La critique, celle de la presse, a été préparée soigneusement : elle est reçue, écoutée, honorée, dans les salons sudsits ; le jeune homme — déjà l'on dit : « le jeune maître » — a connu les critiques influents ; il les a louangés et adulés pour leurs « écrits si profonds, sur l'esthétique, sans quoi les artistes sentiraient faiblir leur inspiration » ; il les a nommés « arbitres du bon goût musical et littéraire, prophètes des destinées des arts plastiques » ; il a eu l'air de les considérer tellement, qu'eux-mêmes, sous le charme des louanges, se sont pris à croire, un instant, ce qu'ils avaient accoutumé de paraître penser de leur intelligence et de leurs capacités.

Ils sont tout acquis au jeune homme : sa bonne grâce les a séduits, sa courtoisie les a subjugués ; de plus ses maîtres et ses protecteurs l'ont recommandé : comment ne pas leur complaire ?

Et les articles de journaux pleuvent, élogieux — avec parcimonie, cependant, « il faut être prudent... qui sait si plus tard... » — et les phrases amplibologiques se multiplient harmonieuses et vagues et circonspectes d'abord, pour devenir enthousiastes, plus tard, si les « circonstances » le permettent. L'éditeur, s'il est nécessaire, offre son or à quelque journal, rebelle à l'éloge — malgré le vif désir de son chroniqueur musical, soudain impuissant — et l'article dithyrambique peut être imprimé.

C'est que, parfois, l'éloge se paye ; c'est que le critique n'a pas le droit de dire toujours sa pensée, dans nos grands quotidiens ; c'est qu'un musicien, dernièrement, sollicité, comme critique, par la direction d'un grand journal, fut brusquement écarté, lorsqu'il exigea, condition unique à son acceptation, la plus entière indépendance : « Impossible, n'est-ce pas, de laisser dénigrer nos actionnaires, par exemple, ou louer nos adversaires politiques ! » — Cela va de soi.

Le jeune homme, candidat à la célébrité, connaît peu à peu tous ces échelons vers le but désiré.

Il perd bientôt le sentiment de toute dignité, de toute élévation morale, de tout désintéressement, et son cœur, inerte, ne connaît plus la joie des purs amitiés.

Son art s'en ressent et se fait froid, réfléchi, cérébral seulement.

Favori du « public d'élite », -auteur d'œuvres bien à la mode — juste assez raffinées pour n'être pas tout à fait à la portée du « gros public » (c'est de si mauvais ton) qui, cependant, fasciné, applaudit par entraînement — le jeune maître est déjà célèbre et pense aux décorations importantes.

Il fut « officier d'académie » et dédaigne, maintenant, de porter la « rosette violette » ; il fit les démarches qu'il fallait pour l'obtention de ces menues faveurs, donna toutes les signatures et biographies nécessaires, et obtint, même, des décorations étrangères — cela fait bien.

Et voilà qu'il entre dans l'ordre de la Légion d'honneur — plus ou moins jeune, cela dépend de la... souplesse de son caractère.

Alors, il songe à l'Institut. Encore des démarches, encore des compliments à tous, encore de l'impersonnalité souriante... et ce sont les visites, obligatoires, de mendiants, parfois accueillis avec une insolence polie, souvent avec une dédaigneuse bienveillance.

Le jeune maître a eu peu de temps pour « produire », mais combien il a sollicité ; que de fois, humblement, il s'est incliné ; avec quel talent il a souri ; comme il a su écouter, en s'ennuyant, et l'air intéressé ; que de phrases aimables il a prononcées, qu'il ne pensait pas !

Il est de l'Institut, son portrait s'étale partout, il devient populaire — soit qu'il ait flatté le goût des foules ou qu'il ait plané au-dessus d'elles, sublime incompris du vulgaire et vénéré, apprécié, seulement, à sa valeur, par les élites officielles.

Peu à peu, ses grades augmentent, dans l'ordre de la Légion d'honneur et dans les ordres étrangers... il est couvert de gloire, de rubans, de médailles.

Il n'est pas gai : sa vie a coulé sans joie. Il le sent, maintenant, cette Gloire anthume qu'il ambitionnait, est une apparence. Elle est tout extérieure ; elle est toute chez les autres, qui admirent de confiance l'homme célèbre et honoré ou comprennent son talent médiocre, et nullement en lui, qui « sait », qui se connaît et ne s'admire pas ; elle est faite de vanité et dénuée de fierté légitime.

Il considère ses œuvres : il les juge pauvres et sans force... il pressent qu'elles périront bientôt : elles furent réalisées trop hâtivement, avec élégance et habileté, mais sans conscience et maîtrise véritable.

Il considère sa vie : elle lui semble vide et sans joie.

Il n'a pas eu le temps d'aimer, il n'eut pas d'amis, et ne se donna pas ; il sent en lui toute une effervescence de forces aimantes, inutilisées et qui, maintenant, ne serviront plus.

Il n'a pas connu la nature et la beauté des

campagnes, il n'a pas vécu de la vie simple des champs, de la mer, de la forêt.

Il n'a pas joui de la santé robuste de la virilité puissante du cerveau et des membres...

Il le voit, maintenant, il ne fut pas un homme ; il fut un enfant quémendeur et vaniteux, devenu, aujourd'hui, un mannequin que l'on photographie, que l'on montre aux foules, que l'on fait voyager... une chose publique.

Il meurt, triste et délaissé ; on lui fait des funérailles solennelles, officielles, luxueuses et glaciales.

Quelque temps après, on l'a oublié (1).

**

L'autre route est différente. Elle est faite d'austérité artistique, de simplicité, de fierté intérieure et noble.

Elle mène rarement à la célébrité, de son vivant, le pèlerin qui l'a choisie : aussi bien craint-il les honneurs et les évite : mais, après qu'il a disparu de la terre, la Gloire, radieuse et impérissable, sourit souvent à ses œuvres, car, rarement, l'homme simple fut dénué de génie (2). Heureux ceux qui suivent cette route !

Ils restent pauvres et ignorés, mais ils s'estiment eux-mêmes : jamais une démarche ne fut par eux tentée ; jamais on ne les vit courbés et suppliants, devant ceux qui détiennent la puissance, les honneurs, l'argent ; ils ont peu de relations : entourés de quelques amis, cependant, ils sont condamnés à souffrir d'être toujours moins aimés qu'ils n'aiment ; ils ont seulement la consolation et l'intime fierté de se dévouer infiniment ; ils ne sont pas écoutés dans les salons ou les cénacles (3), mais ils ont beaucoup de temps pour travailler, et créent les œuvres les plus parfaites qu'ils puissent créer.

Et c'est l'indépendance complète : rien ne peut rien contre eux, et aucun ennemi ne saurait les troubler.

La critique des sots, élogieuse ou malveillante, leur est indifférente ; la critique éclairée les réjouit, même lorsqu'elle est sévère ; et la conspiration du silence, organisée contre eux, les fait sourire.

Alors il leur est donné de vilipender ouvertement d'ignares, et innombrables, et parfois célèbres, plumitifs de la jeune école, et de leur préférer, en vive sympathie d'artiste, des musiciens-critiques, voire même des critiques musiciens, intelligents, bienveillants, modérés, bien doués, comme il s'en rencontre quelques-uns ; ou bien quelque écrivain

(1) Généralement, en effet, l'homme qui sollicite ainsi les honneurs, a bien peu de talent. Quelques exceptions apparaissent, fort rares... et souvent illusoire, peut-être...

(2) Il ne faudrait pas croire cependant que la simplicité va toujours avec le génie.

(3) Car il est une gloire de cénacle, obscure et prétextuelle, d'une obscurité faite de snobisme, aussi odieuse que la gloire officielle, acquise à tout prix.

amoureux de beauté, au langage tout de charme et d'harmonie, dont les pensées musicales sont aussi jolies que de jolie musique.

Et ils marchent fièrement au milieu d'ennemis, chaque jour plus nombreux, avec, dans le cœur, les paroles d'Hamlet : « Pardonnez-moi ma vertu... »

Ils sont parfois très pauvres, presque affamés, et très heureux, bien qu'ils se demandent, certains jours, si les haines leur permettront de vivre longtemps.

Et c'est une grande joie, si, ayant péniblement amassé quelques sous — car ils ne furent pas *bohèmes*, mais *petits bourgeois* parcimonieux, et prévoyants, et honnêtes — ils se peuvent retirer, un jour, à la campagne, y vivre comme des paysans, très humbles, près d'une compagne dévouée et simple, visités quelquefois par des amis fidèles... puis y mourir, aimés et aimants, heureux intimement et ayant joui pleinement, durant leur vie, de la *plus intense sensibilité* d'homme et d'artiste.

Et voilà *l'autre route*. Parfois, elle n'est pas parcourue sans quelque célébrité de hasard, acceptée par bienveillance ou consentie par simplicité (I), à tous il n'est pas donné de refuser *sans éclat* les honneurs, comme fit cet admirable H. Spencer. Or il n'est rien d'odieux comme les refus bruyants des honneurs et la simplicité affectée.

Mais la célébrité, durant la vie, est bien plus un fardeau pénible qu'une joie véritable (II).

La *Gloire posthume* vient souvent pour ceux qui ont suivi la *grande Route*, car, souvent, ils sont doués d'un grand talent.

De cette gloire profitent parfois avec vanité leurs descendants ; c'est tout à fait innocent.

* *

Voilà les *deux routes* qui s'offrent à l'artiste.

(I) Sans doute, la manie des honneurs est inoffensive et innocente en soi ; mais, les difficultés qu'il y a à y arriver, pour cause d'encombrement, et d'obstacles, et de rivalités, entraînent le plus souvent le candidat à la gloire vers des vilenies nombreuses, ou, simplement, des platitudes humiliantes.

(2) Souvent, trop souvent, hélas ! l'on est obligé, pour vivre, de rechercher quelques honneurs, sous forme de décorations, exhibitions publiques, fonctions brillantes.

On le sait, en effet, il y a des gens nombreux pour qui un homme, un professeur, par exemple, a d'autant plus de valeur qu'il est plus décoré, plus exécuté, plus cité dans les journaux ! — et, en cela, la critique peut nuire, parfois, à de vrais artistes, avec ou sans malveillance ; ou favoriser, de bonne foi, par sottise, ou par intérêt, des non-valeurs, à quoi il n'y a pas de mal, au contraire.

Il faut posséder un talent bien unanimement reconnu, et bien indiscutable, pour se passer de décorations, dans la carrière professorale... et encore... Ceux, donc, qui les recherchent par nécessité et en *les dédaignant*, ne doivent être ni raillés, ni méprisés, loin de là ; mais les autres, ceux qui aiment les décorations pour elles-mêmes, sont d'une simplicité et d'une naïveté bien amusantes, même lorsqu'ils ne se rendent pas coupables de bassesse ou de vilenie.

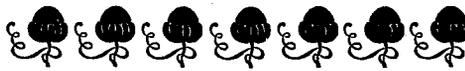
Celle vers la *Gloire anthume* est faite de *vanité*, à la fois, et de *naïve modestie*. En effet, elle consiste à considérer comme souveraine l'opinion d'autrui et comme importants les honneurs décernés par des gens quelconques.

Celle de l'*obscurité* est faite de *fierté*.

En effet, elle nous porte à n'envisager que notre *conscience* d'homme et d'artiste : elle veut que *nous nous jugions nous-mêmes*, arrivions à mériter *notre propre estime*, considérons d'autres opinions comme indifférentes et les honneurs comme bien moindres que notre contentement intime de nous-mêmes.

Peut-être la *Gloire anthume* est-elle une idée moins vénérable qu'on ne pense (I).

Jean HURÉ.



Le Drame lyrique

DE

Caccini à Lully et Hændel

(Suite et fin.)

Le style de Lully se continua après sa mort avec Pascal Collasse et Destouches, qui ne furent que des imitateurs. La musique de Collasse (1639-1709) est simple et gracieuse, mais dépourvue de sentiment dramatique. Élève de Lully, il avouait avoir conservé un certain nombre de morceaux inédits du maître et ne se fit pas scrupule de s'en servir plus d'une fois. Il a écrit une dizaine d'opéras oubliés aujourd'hui.

Destouches (né en 1672 à Paris, mort en 1749), ancien mousquetaire, composa de bonne heure, sans avoir même approfondi son art. Son opéra d'*Issé* eut pourtant quelque succès

(I) Il faut cependant reconnaître aux décorations et aux honneurs quelques avantages — mis à part les moyens qui les font acquérir. — Le membre de l'Institut voyage pour rien — mais combien rarement le pauvre devient membre de l'Institut ! L'homme décoré — et suivant son grade — est d'autant mieux considéré par les employés de chemins de fer, de tramways, par tous les employés ; en cas d'accident, on lui a des égards, etc., etc. ; il était autrefois désigné à la foule comme un personnage peu ordinaire ; aujourd'hui la foule est blasée : les décorés sont majorité et la foule sait — pour cause — que la majorité est toujours la médiocrité ; mais en province, dans toutes les petites villes, et à l'étranger le prestige des décorations dure encore.

Les décorations sont aussi un charmant amusement pour la femme riche et elle a bien raison d'en orner sa grâce luxueuse.

Les décorations, nous l'avons dit plus haut, sont encore l'une des armes légitimes de ceux et de celles qui « luttent pour la vie ». Ceux-là ont bien le droit d'exploiter la sottise estimée des gens pour ces petits rubans ; il faut les encourager à continuer leurs démarches pour l'obtention des honneurs et leur être indulgent lorsque ces démarches ne vont pas sans quelque bassesse.

grâce au naturel de certains airs. Il se perfectionna dans la science musicale et fit jouer d'assez nombreuses œuvres. Louis XIV aimait cette musique et déclarait que Destouches était le seul compositeur qui ne lui fit pas regretter Lully. Mais Louis XIV n'était peut-être pas un grand connaisseur en musique. Le public n'était pas toujours de son avis. On fit contre Destouches cet amusant épigramme :

Roy sifflé
Pour l'être encore
Fait éclore
Callirhoé,
Et Destouches
Met sur ses vers
Une couche
D'insipides airs.
Sa musique
Quoique étique
Flatte et pique
Le goût des badauds.
Heureux travaux !
L'ignorance
Récompense
Deux nigauds !

Marc-Antoine Charpentier (né à Paris en 1634, mort en 1702) n'eut rien de ce style affadi. Disciple fervent de Carissimi, il ne prisait que la musique italienne. Plus savant que Lully, ses harmonies sont plus variées, ses modulations plus heureuses. Il n'était peut-être pas assez mélodiste pour réussir au théâtre et manquait de la souplesse nécessaire et du tempérament dramatique. Mais sa musique religieuse contient de belles choses. Il donna pourtant de nombreux ouvrages à la scène : *Circé*, *Le Jugement de Pâris*, *Le Retour du Printemps*, *Les Amours d'Acis et Galathée*, *Médée*, etc.

Campra (1660-1744), moins profond musicien, sut trouver au théâtre des accents dramatiques. Ses mélodies très rythmées ont des formes accusées et du relief. Son instrumentation est déjà plus colorée que celle de ses contemporains. Il obtint de grands succès avec : *L'Europe galante*, *Hésione*, *Arethuse*, *Iphigénie*, *Télémaque*, *Le Triomphe de l'Amour*, *Camille*, *Achille et Deidamie*. Quelques beaux airs empreints de sentiment peuvent être extraits de ces pièces et sauveront de l'oubli le nom de ce compositeur.

Nommons encore quelques musiciens estimables : Martin Marais (1656-1728) qui sut trouver quelques effets d'orchestre assez neufs ; Desmarets (1662-1741), Lacoste, Monteclair (1666-1737) qui le premier introduisit la contrebasse à l'orchestre.

L'opéra français se traînait alors dans les sentiers battus, l'abus des longs récitatifs le rendait fastidieux. Les partisans de la musique italienne vantaient les airs *a da capo* (le retour de l'idée permettant de la mieux apprécier), la vivacité du style italien, la